Document generated on 04/25/2024 4:42 a.m.

Voix et Images

La rivalité Québec-Montréal au début du siècle

Annette Hayward

Volume 16, Number 3 (48), Spring 1991

François Charron

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200926ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200926ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hayward, A. (1991). La rivalité Québec-Montréal au début du siècle. *Voix et Images*, *16*(3), 514–524. https://doi.org/10.7202/200926ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La rivalité Québec-Montréal au début du siècle *

par Annette Hayward, université Queen's

On commence à connaître le conflit qui opposa régionalistes et « exotiques » (comme on disait) au début du siècle au Québec et qui donna lieu à un véritable feu d'artifice d'attaques et de contre-attaques vers 1918-1920. Par ailleurs, toute personne qui connaît un peu le Québec sait qu'il existe une rivalité traditionnelle entre les villes de Montréal et de Québec, et que celle-ci constitue une force importante dans la dynamique générale de cette province. Cette rivalité se manifesta par exemple lors de la querelle universitaire qui déchira le Québec entre 1876 et 1891 [1], et qui résulta en la fondation à Montréal d'une succursale de l'université Laval.

Quant au conflit du régionalisme au début du XXe siècle, lui aussi se confond dans l'esprit de certains observateurs de l'époque avec la rivalité Québec-Montréal. Alfred DesRochers par exemple, dont le jugement littéraire est souvent très sûr, parle à ce sujet de l'École de Québec et de l'École de Montréal. Et lui qui travaille pour la renommée des cantons de l'Est, écrira dans une lettre à Louis Dantin, le 11 avril 1929 :

> *Il est stipulé tacitement que dans la province de Québec il existe deux villes. Dans l'une vivent les nombrils d'univers, c'est Montréal, dans l'autre, les imbéciles, c'est Québec. Le reste, c'est la campagne.*
>
> *Avec l'orgueil dont je brûle, mais dont je ris tout haut en public, je sens que je puis bâtir une œuvre dans laquelle il y aura plus de souffle et plus de véritables vers que n'en peuvent écrire les virtuoses de l'adjectif de Montréal ou les pontifes de l'heure des vaches de [Québec].* [2]

---

* Ce texte a d'abord fait l'objet d'une communication au congrès de l'Association des littératures canadienne et québécoise, lors du congrès des Sociétés savantes tenu à Québec, à l'université Laval, en mai 1989.

1 André Lavallée, **Québec contre Montréal. La querelle universitaire 1876-1891**, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974.

2 Cette lettre se trouve dans le fonds Alfred-DesRochers aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke.

Jean-Charles Harvey, autre esprit original, mais de Québec cette fois, ne voit pas les choses du même œil. Il impute la mode (et surtout les abus) du régionalisme à l'ascendant de l'abbé Lionel Groulx et au désir qu'auraient plusieurs d'émuler ses indigestes **Rapaillages**[3].

D'autres, s'essayant dans les années vingt à retracer les sources de ce conflit qui polarisait le milieu littéraire, remontent presque toujours au discours prononcé par l'abbé Camille Roy, en 1904, sur « La nationalisation de la littérature canadienne »[4].

Qu'en est-il vraiment? Et quel est le rôle de la rivalité Québec-Montréal dans ce conflit?

Pour bien comprendre, il est essentiel de diviser l'historique de ce conflit en quatre étapes allant de 1904 à 1911 (« La querelle en incubation », si l'on me permet cette métaphore), de 1912 à 1917 (« La querelle fait ses premiers pas »), de 1918 à 1920 (« La querelle atteint la maturité et montre ses vraies couleurs idéologiques ») et de 1921 à 1931 ou, à la rigueur, 1937-1938 (« La querelle vieillit, radote et périclite »).

1904-1911 : « les deux héritages »

L'année 1904 constitue incontestablement la date clé pour quiconque veut rapporter à un moment précis le début de cette querelle. Le célèbre discours de l'abbé Camille Roy sur « La nationalisation de la littérature canadienne », qui donnera naissance au mouvement régionaliste canadien à la suite de l'interprétation qu'en font Adjutor Rivard et d'autres dans le **Bulletin du parler français au Canada**, a son pendant à Montréal sous la forme de la non moins célèbre préface de Louis Dantin à **Émile Nelligan et son œuvre**, publiée plusieurs mois plus tôt. Ces deux textes signalent l'apparition de deux des plus grands critiques canadiens-français du vingtième siècle, mais ils sèment également les germes de la future querelle.

Ces deux critiques, et c'est là un fait qu'on oublie souvent, se rejoignent sur la nécessité de l'emploi du sujet canadien et sur le danger d'une imitation trop servile des maîtres européens. Il faut admettre, cependant, que l'esprit qui préside aux études diffère énormément. Louis Dantin n'hésite nullement à affirmer la primauté de la forme littéraire et à conclure allègrement que tout vrai poète est sans doute menacé de folie. Il admire le modernisme de la poésie de Nelligan et fait preuve lui-même d'une approche critique assez

---

3 Jean-Charles Harvey, **Pages de critique. Sur quelques aspects de la littérature française au Canada**, Québec, Compagnie d'imprimerie « le Soleil » (limitée), 1926, p. 96-97.

4 À cette époque, le terme « canadien » s'utilise au Québec comme synonyme de « canadien-français » ou « québécois ».

moderne. En revanche, le discours de l'abbé Camille Roy rappelle souvent les théories déjà énoncées par l'abbé Henri-Raymond Casgrain sur la littérature canadienne en 1866 et vise surtout à perpétuer l'esprit catholique, nationaliste et conservateur de l'École patriotique de 1860. De plus, la poésie de Nelligan tant vantée par Dantin inquiète Camille Roy, qui craint que les auteurs canadiens ne deviennent *des écrivains français égarés sur les bords du Saint-Laurent*[5].

De toute évidence, la poésie d'Émile Nelligan, par sa nouveauté, sa qualité et les réflexions qu'elle suscita, ébranla l'image monolithique que la littérature canadienne se faisait d'elle-même. L'examen du **Nationaliste** (Montréal) de 1904 montre d'ailleurs que la querelle faillit alors éclater, car Albert Lozeau se rebiffa devant l'exigence du *cachet canadien* émise par Dantin, tandis que Louvigny de Montigny soutint que le sujet canadien constituait au contraire la *seule chance* de survie pour une littérature vraiment nationale.

Quoi qu'il en soit, la querelle n'éclatera pas, car l'année 1904 marque les beaux jours du début du mouvement nationaliste et la nouvelle croisade exige la solidarité de toutes les bonnes volontés. En dépit du fait que plusieurs des collaborateurs du **Nationaliste**, tels Olivar Asselin ou Marcel Dugas, compteront plus tard parmi les ennemis les plus acharnés du mouvement régionaliste, et malgré l'admiration généralisée qu'il manifeste envers le génie de Nelligan, ce journal prêche à plusieurs reprises au cours de l'année 1904 l'emploi du sujet canadien et, dans ce contexte, le célèbre discours de Camille Roy suscite peu d'étonnement. En commentant ce discours, **le Nationaliste** prête d'ailleurs peu d'attention aux idées de Camille Roy sur la littérature, qui lui semblent tout à fait naturelles, et s'intéresse plutôt à ses critiques, hardies pour l'époque, du système d'éducation au Québec. De plus, la production littéraire au Québec était alors tout à fait minime et les théoriciens littéraires se trouvaient à prêcher un peu dans le vide, avec comme seuls points de repère quelques œuvres comme les poésies de Nelligan ou **les Gouttelettes** de Pamphile Lemay. Il n'y avait guère matière à soutenir une véritable querelle littéraire.

Il faut cependant avouer qu'entre 1904 et 1910, **le Nationaliste** de Montréal adopte une politique littéraire très différente de celle du **Bulletin du parler français** de Québec. La revue québecquoise[6], qui préfère Lemay à Nelligan, encourage inlassablement une littéra-

---

5 Camille Roy, «La nationalisation de la littérature canadienne», **Bulletin du parler français au Canada**, vol. III, n° 4, décembre 1904, p. 120.

6 À l'instar de quelques journalistes de l'époque, nous utilisons cet adjectif pour désigner ce qui renvoie à la ville de Québec, alors que l'adjectif «québécois» se réfère plutôt à la province de Québec.

ture canadienne régionaliste, voire du terroir, inspirée du mouvement régionaliste français et de la France prérévolutionnaire. Pour ces critiques, le fond des œuvres, qui se doit d'être catholique, prime nettement sur la forme, au point qu'ils favorisent parfois ouvertement une littérature à thèse. Les seules œuvres canadiennes que le **Bulletin du parler français** daigne louer sans réserves, avant l'arrivée de Blanche Lamontagne, seront les tableaux rustiques du genre **Chez nous** d'Adjutor Rivard. Nous avons remarqué également — un peu comme Lucie Robert le fera dans son étude des manuels d'histoire littéraire de Camille Roy[7] — que le lieu d'origine de l'auteur semble influencer le jugement des critiques de cette revue. D'une façon générale, les écrivains de Montréal suscitent moins d'enthousiasme que ceux d'ailleurs dans la province. En effet, si l'on peut comprendre facilement les réticences des critiques du **Bulletin du parler français au Canada** envers Paul Morin, René Chopin et Guy Delahaye, dont l'esthétique littéraire ne correspond nullement à la leur, il est tout de même étonnant qu'ils négligent comme ils le font les poètes de l'École littéraire de Montréal. Lorsque cette école emprunte en 1909 une direction nettement régionaliste, le **Bulletin du parler français** ne mentionne ni ses efforts ni sa revue **le Terroir**. Albert Ferland ne retient l'attention de la revue qu'au moment où il démissionne de l'École. Englebert Gallèze (Lionel Léveillé) reçoit un accueil bienveillant mais froid; lorsque Rivard le désigne comme un poète du terroir qui ne devrait pas viser plus haut, cette épithète habituellement élogieuse sous sa plume résonne comme une insulte. Charles Gill, pourtant un des gagnants du concours littéraire organisé par la Société du parler français, a droit à peu d'éloges de la part de la revue. Quant à Louis-Joseph Doucet, Rivard constate que son recueil **Sur les remparts** vaut mieux que les précédents, mais *ce n'est sans doute pas à cause de son déménagement à Québec*[8].

Lors du Congrès de la langue française organisé à Québec par la Société du parler français au Canada en 1912, l'École littéraire de Montréal a même failli ne pas être représentée. Elle s'arrangera cependant en y envoyant comme délégué Léon Lorrain, invité non

---

7 Lucie Robert, **le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy**, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982.

8 Adjutor Rivard, « Les livres: Louis-Joseph Doucet. **Sur les remparts** », **Bulletin du parler français au Canada**, vol. X, n° 5, janvier 1912, p. 196. L'École littéraire de Montréal avait pourtant donné 40 $ à Doucet pour l'aider à défrayer le coût de publication de ce recueil. D'ailleurs, Doucet est toujours membre de l'École en 1912 et lui soumet encore ses vers. Ironiquement, lorsqu'Alphonse Beauregard lui renvoie un de ses manuscrits le 13 mars 1912, il l'encourage à en envoyer d'autres, car: *Rester isolé ne vaut rien pour personne, surtout à Québec qui n'est pas une ville « verreuse »*. [**L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'École)**, réunis, classés et annotés par Réginald Hamel, Montréal, Université de Montréal, 1974, p. 498.]

pas en tant que membre de l'École, mais comme le nouveau rédacteur en chef du **Nationaliste**. Cette attitude plutôt froide envers une école qui travaille pourtant dans le même sens que la Société du parler français laisse donc soupçonner une rivalité entre ces deux groupes. Notons par ailleurs que la production littéraire depuis 1895 provenait surtout de Montréal et il se peut que l'élaboration du programme régionaliste à Québec ne soit pas sans liens avec un désir chez les Québecquois de reprendre de l'ascendant dans ce domaine. Par exemple, en faisant le rapport dans **le Nationaliste** d'une conférence publique donnée à Montréal par Mademoiselle Milhau sur « Les jeunes poètes canadiens-français » en 1905, Cyrano (c'est-à-dire Alonzo Cinq-Mars, futur régionaliste du **Terroir** de Québec) ne peut s'empêcher de faire ce commentaire symptomatique :

> *Il est à observer que, dans la période étudiée, les poètes seuls de Montréal se soient fait connaître. Les œuvres de poètes québécois semblent ne plus parvenir jusqu'à Montréal (où sont les beaux jours de René-P. Lemay et d'Adjutor Rivard ?).* [9]

(Les critiques européens comme Charles ab der Halden, Louis Arnould et Jean Lionnet partageront un peu plus tard la perspective de Mademoiselle Milhau.)

Le Nationaliste, tout en appuyant en apparence les conseils du **Bulletin du parler français** au sujet de la littérature canadienne, semble vouloir en fait encourager toutes les tendances des jeunes écrivains et adopte même en quelque sorte Albert Lozeau (poète intime, *mondain manqué*) comme poète officiel du journal. Les propos de Leigh-R. Gregor et de Mademoiselle Milhau, deux professeurs de l'université McGill, et surtout les études du critique européen Charles ab der Halden sur Nelligan et Lozeau, renforceront chez les collaborateurs de ce journal la conviction que l'éclosion d'une littérature nationale n'exige nullement l'emploi du sujet canadien ou patriotique. Olivar Asselin, le rédacteur en chef (jusqu'en 1908), accueille donc avec enthousiasme, à partir de 1907, les premières tentatives de ces jeunes étudiants prometteurs de l'université Laval à Montréal qui se nomment Marcel Dugas, Paul Morin et René Chopin. Les membres de l'École littéraire de Montréal y reçoivent également une presse favorable et **le Nationaliste** se réjouira de la renaissance de cette association en 1908, de la parution de sa revue **le Terroir** en 1909, ainsi que de la plupart des œuvres qui sortiront de cette recrudescence d'activité. En 1910, les collaborateurs du **Nationaliste** défendront d'ailleurs **les Soirs** d'Albert Dreux contre les critiques moralisatrices de l'abbé Camille Roy.

---

9 Cyrano (Alonzo Cinq-Mars), « Les jeunes poètes canadiens-français », **le Nationaliste**, vol. II, n° 5, 2 avril 1905, p. 3.

En effet, la période qui va de 1904 à 1910 ne se passe pas entièrement sans accrochages précurseurs de la future querelle. À ce propos, il est intéressant de remarquer qu'à cette époque, le groupe de jeunes amis composé de Dugas, Morin, Chopin et Delahaye, qui comptent parmi ceux qu'on qualifiera plus tard d'« exotiques », se préoccupe surtout de l'opposition de l'École littéraire de Montréal face à leur tentative de renouvellement de la poésie canadienne et ne semble pas s'inquiéter outre mesure de la tendance générale à la « canadianisation de la littérature ». Dugas exprimera même une grande admiration pour les travaux nationalistes d'Adjutor Rivard et de l'abbé Émile Chartier. C'est qu'ils accueillent avec plaisir toute tentative qui contribuerait à l'épanouissement culturel de la nation canadienne-française et qu'ils espèrent encore faire accepter leurs propres aspirations à l'intérieur du mouvement nationaliste général.

L'opposition du **Nationaliste** à l'Académie proposée par le docteur Ernest Choquette en 1909 n'est d'ailleurs peut-être rien d'autre qu'une opposition à l'institutionnalisation prématurée du monde littéraire canadien et à sa prise en main par un milieu plutôt conservateur. Pour certains, la Société du parler français devait sembler l'organisation tout indiquée pour former l'Académie canadienne-française préconisée. En novembre 1911, l'abbé Émile Chartier le dira d'ailleurs ouvertement [10]. Il se peut aussi que la scission de l'École littéraire de Montréal en juillet 1910, alors que les dissidents adopteront le nom de « l'Académie littéraire », ne soit pas totalement sans liens avec une aspiration de ce genre. Il est hors de tout doute, comme l'a écrit Dominique Garand, que le conflit entre les régionalistes et les « exotiques » *apparaît dans un contexte où sont posés les premiers fondements d'une institution littéraire au Québec, et ne prend son sens qu'en rapport avec ce contexte* [11]. Ainsi la polémique résulte du désir chez certains de déterminer qui représentera l'institution littéraire de la province, qui choisira les critères de consécration, etc. Mais pour l'instant, cette querelle n'a pas encore éclaté.

Il faudra attendre les années 1910-1912 avant que la production littéraire ne devienne assez considérable pour rendre manifestes les sources de conflit sous-jacentes et pour que les divisions au sein des rangs nationalistes ne fournissent les porte-parole qui sauront formuler clairement les points de divergence.

1912-1917 : la scission nationaliste et la littérature canadienne

Alors que **l'Action** de Montréal accueille en décembre 1911 **le Paon d'émail** de Paul Morin comme le plus grand triomphe de la

---

10 Émile Chartier, « Ralliement national », **Bulletin du parler français au Canada**, vol. X, n° 3, novembre 1911, p. 108.

11 Dominique Garand, **la Griffe du polémique**, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 85.

littérature canadienne-française, la Société du parler français de Québec vient de découvrir en la personne de Blanche Lamontagne le poète canadien régionaliste dont cette association rêvait depuis cinq ans. La différence entre l'orientation de ces deux œuvres forme ainsi l'arrière-fond d'un conflit croissant qui aboutira à la confrontation de deux conceptions opposées de l'avenir de la nation canadienne-française et de sa littérature.

Le Congrès du Parler français au Canada tenu à Québec en 1912 joue un rôle important dans la formulation du conflit. Ce congrès réussit non seulement à convertir des gens comme Léon Lorrain du **Nationaliste** en d'ardents défenseurs du régionalisme et à rehausser énormément le prestige et, par conséquent, l'influence de la Société du parler français, mais il provoque par son parti pris conservateur et ultra-catholique l'antagonisme des nationalistes de tendance plus agressive. Asselin et Fournier, en particulier, ne partagent nullement l'optique apolitique et bon ententiste de la société québecquoise et ils s'opposent férocement aux craintes qu'elle entretient au sujet des contacts avec la France moderne, qui ne se limiteraient pas à l'extrême droite ultra-catholique de la mère patrie.

L'idéologie de **l'Action** de Fournier se trouve en effet à l'opposé de celle qui semble dominer d'une façon de plus en plus rigide l'élite canadienne-française à cette époque. Le journal rejette l'anti-étatisme, la vocation agricole des Canadiens français, le lien étroit entre langue et foi, la mission antimatérialiste, etc., et prône la francisation des immigrants, même juifs, ainsi que la prospérité économique comme moyen de gagner le respect des autres peuples. Lors de la Première Guerre mondiale, **l'Action** s'oppose à la participation officielle du Canada [12], s'attaque à l'ingérence de l'Église dans cette question politique et finit même par critiquer Henri Bourassa, publiquement et ouvertement, et par parler d'une *faillite nationaliste* [13].

L'opposition que rencontre cette perspective nationaliste de **l'Action** aboutit rapidement à une recrudescence de la rivalité Québec-Montréal. Dans l'esprit des collaborateurs de **l'Action**, le nationalisme conservateur et passéiste, même si l'on en trouve des partisans à Montréal, s'identifie surtout à la perspective québecquoise et à des périodiques comme **l'Action sociale catholique** ou le **Bulletin du parler français**. Il devient alors évident que beaucoup de Québecquois associent à leur tour la ville de Montréal aux tendances ultra-modernes et cosmopolites qui menacent, selon eux, la survie de la nation canadienne-française. La question littéraire ne

---

12 En s'opposant à la participation officielle et automatique du Canada à la guerre, Olivar Asselin attaquait surtout l'impérialisme britannique. Par ailleurs, il s'enrôlera lui-même comme volontaire pour aller défendre la France.

13 « Simples briques », **l'Action**, vol. IV, n° 173, 19 septembre 1914, p. 1.

tardera guère à faire surface dans ce conflit entre les deux villes, confirmant ainsi les soupçons éveillés par les indices de favoritisme ou d'ostracisme réciproque déjà relevés dans la période avant 1912.

Quoi qu'il en soit, il devient vite évident qu'à partir de 1912, le mouvement régionaliste semble triompher à Montréal comme à Québec. La plupart des critiques, et notamment ceux du **Nationaliste** et du **Devoir**, acquiescent à la nécessité du sujet canadien et d'une littérature catholique et traditionaliste mise au service de la lutte pour la survie de la nation canadienne-française. Cette tendance ne peut que provoquer des réactions à **l'Action** où l'on admire surtout Albert Lozeau, quelques membres originaux de l'École littéraire de Montréal tels que Jean Charbonneau, Charles Gill, Alphonse Beauregard ou Albert Dreux, mais aussi et surtout Paul Morin, René Chopin et Marcel Dugas. Fournier attaque assez vertement Camille Roy, au sujet de son éloge d'**Au large de l'écueil** d'Hector Bernier, et Marcel Dugas, dans sa chronique littéraire, passe d'une attitude d'enfant assagi au début de 1912 à celle d'un féroce adversaire du régionalisme canadien en août 1913. Ses excès entraînent d'ailleurs l'arrêt de la collaboration d'Albert Lozeau au journal et lui-même arrête ensuite d'y collaborer pendant un certain temps. Lorsqu'il recommence, il évite de parler de la littérature canadienne. Puis l'année 1916 voit la disparition de **l'Action**. Les jeunes artistes canadiens que **le Devoir** appelle des *francissons* perdent ainsi leur principal organe au Québec. Ils se contentent donc pour l'instant d'exprimer leurs dissensions dans de petits groupements privés tels que l'Arche ou les réunions d'amis dans la bibliothèque de Fernand Préfontaine.

En 1917, donc, le régionalisme semble régner à Montréal autant qu'à Québec. Depuis 1916, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal l'appuie par ses concours littéraires annuels, et le mouvement se trouve cette même année un nouveau porte-parole montréalais avec la naissance du **Pays laurentien**, revue qui adopte une perspective littéraire semblable à celle du **Parler français**.

Néanmoins, les Montréalais apportent également du nouveau au mouvement régionaliste car, même parmi les nationalistes assez conservateurs de cette ville, il s'en trouve qui croient comme Asselin et Fournier que la défense du français exige une action plus agressive que celle adoptée par des organismes comme la Société du parler français. En 1917, en particulier, paraît une revue intitulée **l'Action française** dont le premier critique littéraire officiel est nul autre que l'abbé Lionel Groulx, le jeune professeur de l'université Laval à Montréal qui enthousiasme tant les Montréalais par ses conférences publiques sur l'histoire canadienne. Et c'est le succès remporté par ses tendances plutôt « séparatistes » (envers la France moderne, comme envers le Canada anglais) qui provoque finalement, à notre avis, la réaction ouverte des adversaires du régionalisme canadien.

1918-1920: la « guerre » éclate à Montréal entre les régionalistes et les « exotiques »

Devant l'orientation régionaliste agressive adoptée par **l'Action française**, la querelle cesse d'être associée à la rivalité entre Montréal et Québec pour devenir un conflit à l'intérieur de la scène montréalaise elle-même. Les « exotiques » se regroupent et sortent de la clandestinité pour mener le combat contre cette école devenue idéologiquement dangereuse. Les mêmes arguments sur le sujet ou la critique moralisatrice reviennent, mais il est évident que le conflit tourne essentiellement autour de la culture, voire de l'avenir en général, qu'on préconise pour la nation canadienne-française. **L'Action française** semble vouloir perpétuer un Canada français traditionaliste tourné vers le passé, ce qui sous-entend une résistance aux influences modernes venues de l'extérieur. Ce protectionnisme, face peut-être au Canada anglais, mais surtout à la France, est l'élément qui suscite l'unification et la réaction ouverte des rangs « exotiques » et qui provoque entre autres l'intervention du **Nigog**, remarquable revue artistique qui ne durera que l'année 1918, en partie parce que ses jeunes éditeurs, avec la fin de la guerre, repartiront en France. Il y aura aussi, en 1919-1920, les conférences et articles cinglants de Victor Barbeau contre *la danse autour de l'érable* et *les pontifes de l'heure des vaches*, ainsi que les interventions de la prestigieuse **Revue moderne** (Olivar Asselin, Madeleine, Berthelot Brunet).

Ce bref feu d'artifice aura un effet certain sur la scène littéraire. Au printemps de 1920, par exemple, Adjutor Rivard, pourtant un des premiers chefs de file régionalistes, se joint aux attaques contre les prétentions d'exclusivité et d'extrémisme lancées à l'égard du mouvement régionaliste [14]. Vers la même époque, Albert Lozeau intervient en faveur d'une perspective régionaliste non exclusive qui ne serait qu'un point de départ et non une contrainte [15].

L'éclatement de la querelle, en faisant ressortir les excès auxquels menait le régionalisme triomphant, semble donc créer une atmosphère plus tolérante qu'auparavant. De plus, on remarque une certaine solidarité, quoique temporaire, parmi les adversaires du régionalisme canadien, ainsi que des divisions au sein du clan régionaliste. En effet, les premiers régionalistes de la Société du parler français montrent maintenant une volonté de prendre leurs distances face aux excès produits par le mouvement sous des influences plus extrémistes.

---

14 Adjutor Rivard, « À propos de proverbes (lu à la séance publique de la Société du parler français le 21 avril 1920) », **le Canada français**, vol. IV, n° 5, juin 1920, p. 405-406.

15 Albert Lozeau, « Le régionalisme littéraire. Opinions et théories (lu à la réunion de mai 1920) », **Mémoires de la Société royale du Canada**, 3e série, vol. XIV, section 1, mai 1920, p. 68.

1921-1931 : sursauts de la querelle

En dépit de quelques sursauts de la querelle, comme lors de la parution de **l'Appel de la race** de Lionel Groulx, un certain calme revient peu à peu sur la scène montréalaise. À Québec, cependant, **le Terroir** et «Justin» (Ernest Chouinard) renchérissent sur l'aspect passéiste, anti-moderniste et traditionaliste du régionalisme, au point que la querelle se transforme tranquillement de nouveau, dans l'esprit de plusieurs, en un conflit entre les deux plus grandes villes de la province. C'est ce qui explique le commentaire d'Alfred DesRochers cité au début de cet article. En outre, le regain de vie culturelle à Québec, qui donne lieu à une production littéraire considérable et à la fondation d'une Société des poètes qui peut rivaliser avec une École littéraire de Montréal de plus en plus moribonde, confirme pour plusieurs critiques l'existence d'une telle rivalité entre les deux villes. Cependant, même l'ambiance bon ententiste de Québec ne réussira pas longtemps à sauvegarder l'unité artistique apparente de cette ville et il devient rapidement évident qu'il existe à Québec aussi plusieurs genres de régionalisme, ainsi que des tendances littéraires plus modernes. C'est bien de Québec que nous vient Jean-Charles Harvey, par exemple.

Après 1931

La décentralisation et la diversification culturelles s'accroissent après 1931 (année où **le Terroir** se plaint qu'il est la seule revue au Canada français qui continue à défendre la *bonne cause* de la littérature du terroir) [16]. La scène littéraire verra apparaître des écrivains et des critiques de tendances très diverses et d'origines géographiques fort différentes, sans mentionner l'importance nouvelle que prennent les auteurs du «sexe faible» (comme on disait). De toute façon, les jeunes artistes de la province n'entendent plus se lancer dans les culs-de-sac auxquels a abouti l'ancienne querelle, et les arguments idéologiques maintenant démasqués par l'éclatement public du conflit n'ont plus une emprise aussi directe sur eux. Même si l'aspect moralisateur et les tabous n'ont pas été totalement éliminés, une nouvelle indépendance d'esprit se manifeste et bon nombre d'écrivains chercheront leur inspiration où bon leur semble, diversifieront leurs modèles et combineront les deux héritages littéraires du passé québécois à ceux de la France ou de l'Amérique du Nord. Quoique les critiques se montrent souvent encore récalcitrants devant des œuvres trop modernes ou trop orthodoxes, l'accueil enthousiaste et unanime qu'ils ont fait à **Trente Arpents** montre qu'ils sont prêts à accepter le réalisme dans la littérature canadienne-française.

---

16 G.-É. Marquis, «Notre revue», **le Terroir**, vol. XII, n° 8 janvier 1931, p. 11.

La réflexion intense à laquelle se sont livrés les théoriciens des trois premières décennies du siècle soulève parfois des questions essentielles pour la littérature du Québec, et même pour toute littérature. En obligeant les artistes à se rendre compte qu'il existait au moins deux conceptions possibles de la nation canadienne-française et que l'adhésion à l'une ou l'autre de ces conceptions n'équivalait nullement à une forme de traîtrise, la querelle contribua à l'avènement de la situation idéologique pluraliste nécessaire à la naissance d'œuvres littéraires valables. Peu à peu, cette situation permet aux artistes de donner leur propre interprétation de la réalité, voire de l'inventer, plutôt que de véhiculer celle imposée par une idéologie nationaliste unique et stérilisante[17].

S'il peut paraître regrettable que les littérateurs et les critiques aient été soumis à de telles pressions idéologiques, il est tout de même fascinant de constater à quel point la littérature a joué un rôle de catalyseur à cette époque et comment l'indépendance naturelle de certains écrivains a probablement contribué à hâter une prise de conscience de la non-viabilité du monolithisme idéologique qu'une bonne partie de l'élite voulait imposer à la société.

Tel est aussi, nous semble-t-il, le rôle de la rivalité Québec-Montréal. Cette rivalité sera un des facteurs de la mise en place des différentes perspectives qui aboutiront à la querelle, comme elle participera à la continuation de certains éléments du conflit dans les années 20 et 30. Mais elle n'a presque rien à voir avec l'explosion de la querelle comme telle, ce qui nous amène à conclure que cette rivalité traditionnelle, facteur de pluralité dans une société qui ne tend que trop par ailleurs à l'unanimité, n'est peut-être pas suffisante en soi pour causer une «guerre ouverte». Elle peut même contribuer à éviter ou à désamorcer un vrai conflit, tant les divergences entre ces deux villes peuvent paraître naturelles aux yeux de leurs habitants. Il faut l'intervention d'autres facteurs, comme la question financière dans le cas de la querelle universitaire au XIXe siècle, ou comme l'élément idéologico-politique apporté par l'abbé Lionel Groulx vers 1917-1918, pour qu'éclatent ouvertement les différences idéologiques et qu'on les examine à fond pour finalement avancer vers autre chose.

---

17 D'autres préoccupations et sujets de controverse qui ressortissent à cette querelle, comme la question de la langue, celle des influences françaises ou américaines, celle de l'écart entre l'élite et le peuple ou celle du rapport entre une littérature qui se veut populaire et la forme innovatrice qu'adopte cette littérature, sans mentionner celle des relations entre le contexte et la littérature, subsistent encore à des degrés divers. Néanmoins, ces sujets d'inquiétude ont plus de chances de s'avérer aujourd'hui une source de richesse ou de renouvellement qu'ils n'en avaient à l'époque de la querelle, car les écrivains, en tentant de les résoudre, ne se heurtent plus au monolithisme idéologique que la situation sociale imposait alors. Cette polémique représente donc un moment de qualité pour l'historien et le sociologue de la littérature.